



## AUX FOURNEAUX

Le Ravisement de Stanislas ( <i>nöönK</i> )	1
L'Attente ( <i>Colette Pulcini</i> )	4
Les Trois chauves ( <i>Gaël Briand</i> )	5
Si j'étais un poisson pané ( <i>Céline Brenne</i> )	5
Le Goût du secret ( <i>Jérémie Bélot</i> )	6
L'Actualité de M&M ( <i>Philippe Heurtel</i> )	12

Aux pinceaux : *El Jice et Audrey Isbled.*

Le sous-titre est de *Emmanuelle Urien.*

ISSN 1766-8816

## RECEPTION

Ce numéro 14 s'est un peu fait attendre, non pour cause de grippe aviaire, mais plutôt pour coupable hibernation. Heureusement, les auteurs férus d'imaginaire culinaire n'ont pas chômé, eux, aussi la marmite n'est-elle pas près de se vider.

Accompagnés de trois mises en bouche à base de légumes et de poisson, deux plats de résistance satisferont, je l'espère, votre appétit. *Le Ravisement de Stanislas* démarre tout en sensualité, pour terminer sur une touche d'humour. Quand au *Goût du secret*, il ravira les amateurs de littérature classique, de récits policiers et de bonne chère.

Mais comme le menu est copieux, et que je vous ai assez fait attendre, je laisse la parole aux cuistots.

*Philippe Heurtel, Mars 2006*

Née voilà 27 ans, *nöönK* se passionne pour les nourritures terrestres, et aime d'ailleurs à penser que d'autres cuisines existent hors du système solaire, même s'il y a déjà de quoi faire ici sur la planète. Le grand art de la cuisine hermétique occupe en effet très souvent des journées entières de sa vie pourtant bien remplie. D'ailleurs, *nöönK* a pris des cours dans une école de cuisine thaïlandaise de Chiang Mai où l'usage des curry rouges et autres concentrés de piments sont la base d'une alimentation dont la propension à enflammer le palais est de réputation internationale. Au grand dam de ses (ex)colocataires, elle a continué ses expériences en France, et s'en inspire toujours pour écrire d'étranges traités hérétiques où elle mixe cuisine française, africaine, russe et thaï dans le même wok. Le wok publié ici est décoré par notre fidèle illustrateur *El Jice*.

## LE RAVISSEMENT DE STANISLAS (BONOB GROOVY) – NÖÖNK

Stanislas tomba amoureux sans crier gare, amoureux raide, amoureux fou, même, d'une fille croisée au zoo de Vincennes face à la cage des toucans. Cette fille avait un nom tout aussi beau qu'elle était jolie ; ce nom, c'était Alice...

Ce jour-là, Stanislas la suivit des yeux, le cœur battant, tandis qu'elle se hâtait dans la brise printanière. Lui se tenait droit contre la cage opposée, tout d'un coup terrifié qu'elle ne se retourne et ne le découvre. Car il sut immédiatement en la voyant que, s'il en tombait amoureux, cette fille serait une

amante impitoyable. Or, c'était une heure indue pour se promener ici – il devait être cinq heures du matin. Stanislas lui-même se demanda comment il avait pu se trouver éveillé en cet endroit, mais toute question, désormais, avait une réponse évidente comme le nom de la jeune fille était évident : Alice...

Stanislas avait repéré la jeune femme depuis un petit bout de temps, mais comme un rêve passager et si peu considérable, qu'il avait de la peine à croire qu'il ait pu aussi longtemps omettre cette femme délicieuse, croisée quoti-

diennement. C'était la nuit, pourtant, et Alice n'avait pas le droit d'être là, même si elle y était vétérinaire – seuls les gardiens étaient autorisés, bien sûr. Une cascade de plumes bruisa soudainement sur sa droite. La cage des toucans se remplit d'un vacarme sans nom, qui fit sursauter Stanislas. Un cri lui échappa. Alice aussi avait fait un bond et il sentit que son cœur bondissait dans sa jolie poitrine sans discontinuer. La jeune femme tourna la tête vers la cage des oiseaux exotiques et l'aperçut. Aussi fut-il très surpris de la voir se

reprendre très calmement, s'avancer vers lui comme dans un rêve, et lui tendre une main adorable qu'il prit, tremblant intérieurement de l'aventure qui s'annonçait.

Il se laissa cueillir comme un adolescent par une femme maternelle et disponible à l'initiation. Inutile de dire qu'il se laissa emmener, et qu'il posa sa tête au creux de ses seins sans rien dire, goûtant une félicité nouvelle. Il découvrit l'appartement d'Alice avec ravissement ; mais celle-ci, dès qu'elle eût dépassé le palier pour arriver dans un joli salon, le fit avancer au fond de la pièce et l'enferma dans une armoire sans qu'il eût ébauché aucun geste pour l'en empêcher. Enchanté, Stanislas crut à un jeu amoureux. Il vit Alice par le trou de la serrure qui se déshabillait prestement dans la pénombre (car elle n'avait pas daigné allumer la lumière en arrivant). Stanislas se sentit frémir et observa Alice de plus belle, fasciné. Elle quitta les ténèbres pour allumer la lumière derrière une petite porte, une salle de bain d'où elle laissa couler l'eau dans une baignoire. Stanislas aurait aimé partager les eaux tumultueuses avec la belle, mais cette dernière n'esquissa aucun geste qui pût lui faire croire qu'elle l'inviterait à sortir de sa prison. Stanislas se retourna dans l'armoire. Elle était pleine de vêtements suspendus, et la beauté d'Alice lui avait fait occulter complètement l'inconfort de sa situation. La jeune femme se mit à chanter une bluette. L'eau clapotait. Elle sortit ruisselante, attrapa un sac à main en cuir rouge, qu'elle ouvrit pour en sortir un feuillet plié en quatre, et repartit dans son bain comme si de rien n'était, tout en dépliant la feuille de papier avec un mystérieux sourire.

Une heure plus tard, Stanislas commença à se plaindre timidement. Alice sortit de son bain. Son corps humide soulignait la perfection de ses courbes. Tout d'un coup, Stanislas prit conscience qu'il était nu comme un ver et se demanda comment tout cela était arrivé, tandis que, sans faire plus attention, Alice enfilait un peignoir, mettait un air de jazz, et allumait la lumière d'une seconde pièce qui semblait être la cuisine. Le choc du corps blanc d'Alice avait fait davantage que faire monter l'ivresse masculine de Stanislas : elle avait placé comme une évidence cette rude

différence qui lui fit comprendre que jamais, non jamais, il ne pourrait être comme elle. Il en conçut une si grande détresse qu'il se mit à pleurer à petits hoquets, pourfendus ça et là de petits reniflements. Lorsqu'il remit son œil à la serrure pour observer Alice, elle s'était habillée d'une robe moulante, et noire, et brillante malgré la pénombre. Il entendit le bruit de l'interrupteur et elle lui apparut en pleine lumière, splendide. Il écarquilla les yeux tout en ayant la brusque envie de se dissimuler au plus profond de l'armoire et de devenir un petit animal comme ces rongeurs océaniques pas très loin de la cage des antilopes. La porte de son armoire s'ouvrit subitement en grand.



Alice était campée face à lui, une cordelette à la main droite, et un bâillon en caoutchouc noir dans l'autre. Il se sentit encore plus timide. Elle lui fit signe impérieusement de mettre ses paumes l'une face à l'autre, ce qu'il fit plein de désarroi, et malgré tout délicieusement soumis. Elle fit tourner la cordelette autour des poignets de Stanislas sur la moitié de la corde, et le faisant asseoir, finit de lui attacher soigneusement les chevilles avec l'autre bout. Alice lui plaça le bâillon qu'il refusa de toutes ses forces, mordant la boule de caoutchouc jusqu'à l'abîmer profondément. Malgré le vent de panique qui le submergeait, il entendit Alice lui parler doucement et lui promettre d'enlever le bâillon s'il cessait de s'agiter. Il la crut et demeura immobile. Elle l'observa droit dans les yeux, et d'un geste preste frôlant la gifle, elle lui enleva le bâillon. Stanislas vit bien qu'elle se contenait de toutes ses forces pour ne pas avoir l'air fâché, et il ne savait que faire pour se rattraper. Elle fixa ses liens plus fort et le laissa là, immobilisé à terre. Lorsqu'elle revint de la cuisine, elle portait un tablier blanc. Il fut presque surpris qu'elle n'eût à la main qu'un épluche-légume ordinaire, là où il attendait l'instrument d'un délicieux châtiment. La suite fut plus étonnante encore, lorsque Stanislas la vit rapporter de la cuisine un sac brun de provisions qu'elle déposa sur la table du salon. Elle ramena aussi deux bols et un large plat, ainsi qu'un grand couteau qui le fit défaillir. Heureusement tout cet attirail n'avait pour objet que les

légumes. Sans un regard pour l'infortuné, Alice sortit très lentement tomates, oignons, bananes plantain (oh, des bananes) et ce qui semblait être une conserve de pâte d'arachide. Méthodiquement, la jeune femme se mit à découper tout en quartiers et en rondelles. Elle mélangea aussi la pâte de cacahuètes avec de l'eau dans des bols. Ensuite elle tourna son gracieux visage vers l'armoire, puis vers Stanislas. Et encore une fois vers l'armoire. Malgré lui, il tenta de se défaire de ses liens. Elle le porta dans ses bras tout ligoté (quelle femme !) et le remit dans l'armoire malgré ses suppliques. Avant de refermer la porte elle le regarda à nouveau et, prise de je ne sais quelle compassion nouvelle, lui caressa les bras, le ventre et la joue ; c'était si doux que Stanislas sentit ses larmes poindre. Dès qu'elle vit l'humidité briller dans ses yeux, Alice recula, courroucée, et referma la porte sans ménagement. Stanislas pouvait, malgré ses liens, se retourner pour voir encore ce qui se passait au centre du salon. Elle coupait à présent les tomates en petits morceaux. Il ne cessait de l'observer. Elle déplaça la feuille de papier à nouveau, qu'elle lut passionnément et posa sur la table à côté des oignons.

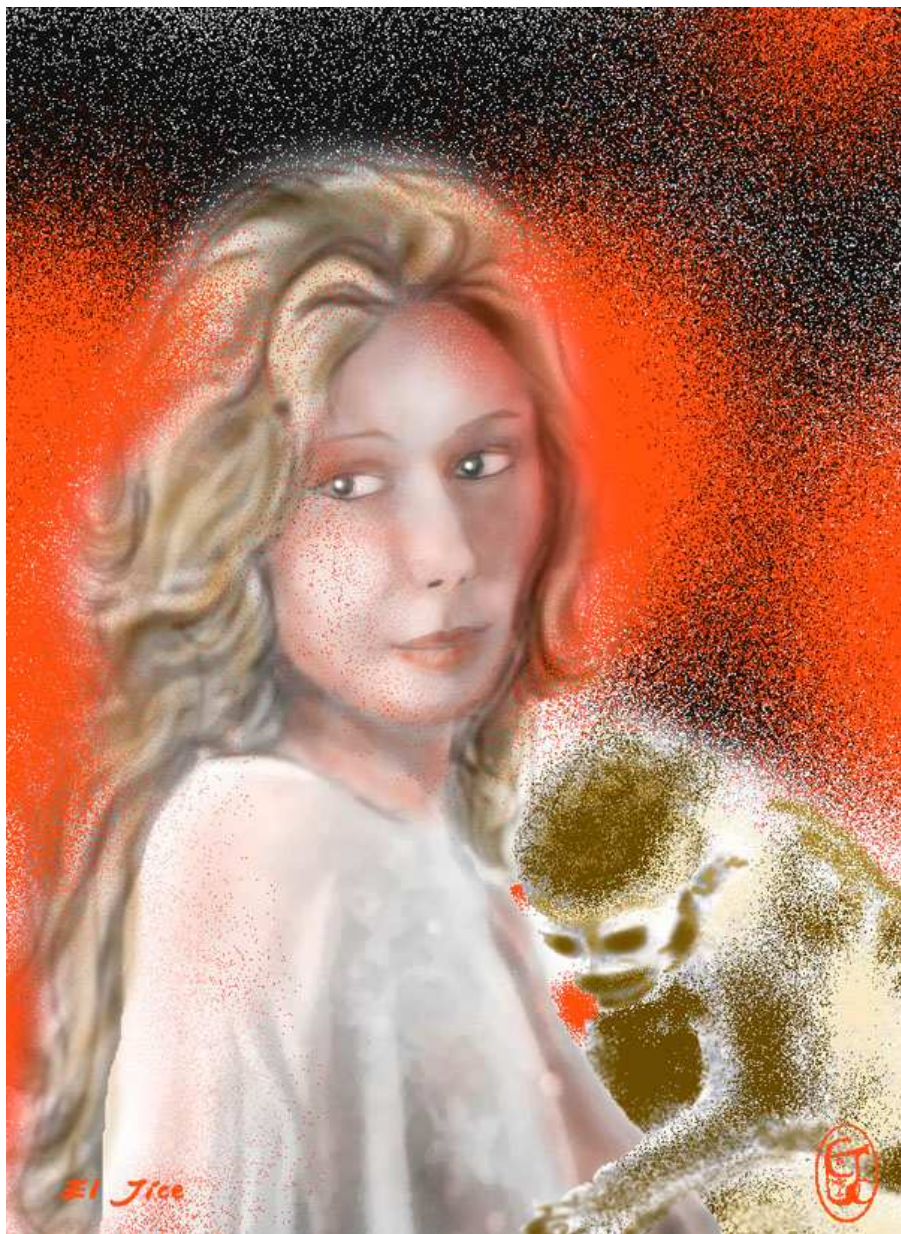


L'interphone se fit entendre :  
DRINNNNNNNNNNNNG !

Lorsqu'elle entendit la sonnerie retentir, Alice se figea et ses yeux semblèrent transpercer le bois de l'armoire pour se planter dans les siens à lui. « C'est Elima ! » Elle replia la feuille, puis elle couvrit d'un seul geste l'assiette d'oignons et de tomates coupées, et les deux bols où se diluait patiemment la pâte ocre d'arachides. Il la vit qui se précipitait dans la cuisine peinant à ne pas faire déborder sa soupe de cacahuète. Dehors, une démarche élastique se fit entendre : quelqu'un montait les escaliers quatre à quatre. Alice revint de la cuisine, et se dirigea vers Stanislas en lui faisant chut, comme ça, fiévreusement, et tout en lui caressant le bras, s'assura que l'armoire le dissimulait bien. La clef tourna dans la serrure de la porte et Elima surgit enfin, immense.

Elima était noir comme une tablette de chocolat pâtissier. Alice se précipita vers lui pour se lover





contre son torse, que Stanislas devinait sculptural. Il en conçut un parfait dépit et se résolut à boudier de manière significative. Ah, elle ne voulait pas l'entendre, et bien elle ne l'entendrait pas. Mais il ne put s'empêcher de scruter à nouveau par le trou de la serrure, et sentit une boule dans sa gorge lorsqu'il aperçut Elima glisser une main baladeuse sur la poitrine de la belle, en souriant avec confiance qui plus est. Alice semblait défaillir sous la caresse. L'homme retira soudainement sa main, et bâilla comme si de rien n'était, en laissant Alice groggy de désir. Elle repartit chancelante vers la cuisine tandis qu'Elima s'allongeait sur le canapé après avoir enlevé sa chemise. L'homme regarda le plafond cinq minutes. Il eut soudain l'air fatigué et dit d'une voix traînante :

– Ma petite chérie, je suis désolé, hein, je viens dans cinq minutes t'aider à la cuisine. Il faut juste que

je m'allonge un peu.

De la cuisine, la voix amoureuse d'Alice se fit entendre :

– Non non, ne t'inquiète pas, reste ici et repose-toi...

– J'insiste un peu. Je n'ai pas envie de perpétuer l'image du macho notoire, si tu vois ce que je veux dire.

Alice ne répondit pas. Elima, quant à lui, se mordillait la lèvre du bas et se mit à observer distraitemment l'appartement. Il se leva et rangea des bricoles ça et là avec méthode. Son regard tomba finalement sur le feuillet plié en quatre sur la table. Il l'ouvrit et parut étonné.

– C'est quoi ça, chérie bibi ?

– Hum ?

– Il y a un papier, là, qui traîne. J'en fais quoi ?

Stanislas entendit Alice demander d'une voix étrange :

– Qu'est-ce qu'il y a marqué dessus ?

– C'est un truc d'internet... Une recette du Haut-Congo...

Dans la cuisine, un éclat de je ne sais quoi se fit entendre, comme une révolte de bols et d'assiettes qui auraient décidé de faire un peu de fracas. Elima se retourna, surpris, vaguement inquiet, car dans tout ce bruit ne s'était manifesté aucun cri féminin, pas même un soupir. Un silence glacé perdurait. Elima était immobile et semblait aux aguets.

– Tout va bien ?

– ...

Le silence devint encore plus tendu. Il eut un soupir et redemanda :

– Tout va bien ?

– Oui oui, tout va bien... Mais je voulais te faire une surprise...

L'homme eut l'air rassuré.

– J'arrive pour t'aider...

Elima se remit à sa lecture, subrepticement, tout en se dirigeant vers la cuisine. Il disparut par la porte et Stanislas ne vit plus de lui qu'une ombre opaque.

– C'est quoi, la surprise ? Quelque chose qui se mange ?

Un silence. La voix joyeuse d'Alice se fit entendre :

– Bon, ce n'est plus une surprise, mais ce n'est pas grave. Tu n'as qu'à lire !

– Couper la viande et la tremper dans l'eau chaude. Couper les oignons, diluer la pâte d'arachide dans de l'eau froide, mettre de l'huile dans une casserole, faire frire les oignons, ajouter la tomate, sel et poivre, ajouter les morceaux de viande. C'est quoi comme viande ?

– Continue !

– Ajouter de l'eau et la pâte d'arachide, couvrir et laisser cuire pendant une heure, servir accompagner de riz, de manioc ou de banane plantain. Et c'est tout !

– Ragoût de singe boucané à l'arachide !

– Et tu as mis quoi, comme viande ?

– Mais tu es bête ou quoi ?

Elima revint dans la pièce.

Stanislas aussi se sentait bête. Il se sentait même très bête et très confus. Elima eut l'air un peu inquiet, subitement. Il se retourna à demi et fouilla la pièce du regard. Stanislas le regarda, les larmes aux yeux. Le torse d'Elima était sans poil, alors que le sien en était recouvert. Elima s'assit un moment sur le canapé l'air soucieux. Il enleva ses chaussures et ses

chaussettes, lentement, posément, comme s'il tenait à lui faire une révélation. Il n'avait pas de mains aux pieds ! Juste des choses avec des petits doigts inhabiles et très courts ! C'était si choquant que Stanislas se mit à crier au secours et à donner des coups dans tous les sens pour s'échapper.

– C'est quoi cette histoire ? lâcha Elima.

Sa voix paraissait empreinte de surprise et de colère mélangées. La porte de l'armoire s'ouvrit et sa silhouette immense fit un bond en arrière. Derrière lui, Alice les mains pleines de légumes attendait, l'air inquiet.

– C'est ça la surprise, chéri, ça ne te plaît pas ?

– Mais c'est un singe ! Tu veux le manger ? Mais t'es dingue ou quoi ?

Ô dieu, elle voulait donc le cuisiner ? Un frisson d'horreur arracha à Stanislas une nouvelle plainte. Le couple l'occultait, à présent, et se regardait droit dans les yeux. Elima attrapa un paquet de cigarettes dans sa poche et en sortit une clope qu'il alluma avec nervosité. Alice bégaya un peu :

– Je voulais te faire un plat de chez toi...

– Mais de quoi tu parles, je suis français comme toi.

– Oui mais tu viens du Congo, et j'ai pensé...

– Je ne viens pas du Congo, je viens du Zaïre !

Les yeux d'Elima lançaient des éclairs à présent. Il prit un petit cendrier sur la petite table du salon et y écrasa sa cigarette. Sa main tremblait un peu. La jeune femme,

sans y prendre garde, continua :

– Oui, mais moi je voulais te faire plaisir...

– Et tu vas le tuer comment, ce pauvre singe ? Comment l'as-tu déniché, en plus ?

– Au zoo...

– AU ZOO ? Tu as volé un singe à ton boulot pour faire un plat !?

– Mais j'avais oublié qu'il fallait le tuer. Je ne sais pas trop comment faire. Et toi ? Toi tu sais peut-être puisque tu es du Congo.

– PAS DU CONGO, DU ZAÏRE ! MAIS TU ME PRENDS POUR QUI OU QUOI, EXACTEMENT ? ET NON, JE N'AI JAMAIS TUÉ DE SINGE NI D'AUTRES BESTIOLES. ET JE SUIS NÉ EN FRANCE, COMME TOI, À BELLEVILLE !

Le cendrier vola dans un coin de la pièce pour aller s'éclater sur le mur dans un son mat. Elima regarda sa main, stupéfait de son propre geste. La jeune femme s'avança vers lui en minaudant un peu plus.

– Allez, chou, je suis sûre que tu dois avoir l'instinct des fiers guerriers masaï.

Elima cessa subitement de s'occuper de sa main. Il la regarda droit dans les yeux, comme pour scruter ses pensées.

– Tu es dingo, tu me fais peur avec tes fantasmes idiots. On va ramener ce singe au zoo et pour le reste, on verra après.

– Et quoi ? Tu veux faire quoi, « après » ?

– On va s'arrêter. Tu sors avec moi pour de mauvaises raisons. Parce que je suis noir. Tu sors avec moi par exotisme. Ça me rend malade. Allez, on ramène le singe.

Elima fit mine de s'approcher de Stanislas, et Alice se plaça entre eux deux, en fronçant les sourcils.

Son ton fut d'une fermeté considérable :

– AH NON !

Curieusement, Stanislas se sentit d'accord avec Alice ; il était en train d'imaginer des bouts de lui entre les lèvres de la jeune femme, glissant le long de son corps pour reposer doucement en son centre, et ce destin-là lui parut le plus beau de tous, et un sort remarquable en comparaison avec le retour aux barreaux au zoo, la conversation futile de ses collègues, les médicaments à vie pour faire passer la pilule de la solitude. Aussi, lorsqu'Elima se pencha vers lui pour l'emporter de force, Stanislas se débattit comme un beau diable, glapissant, griffant son torse et s'apprêtant à le mordre sauvagement.

– Nom de dieu, comment as-tu pu emporter ce fauve jusqu'ici ?

– Il m'a suivie, figure-toi !

– Il est dingue, lui aussi, à ce que je vois.

La stature noire d'Elima s'affaissa un petit peu tandis qu'il les regardait, les yeux écarquillés. Il se reprit immédiatement :

– Bon, et bien bye-bye, je vous laisse en tête à tête.

L'amant d'Alice partit après avoir récupéré sa chemise sur le canapé. Avant de franchir la porte, il se retourna et, en les voyant enlacés, haussa les épaules. Lorsqu'il eût disparu, Alice tourna son visage vers Stanislas. Il pria pour que la suite ne soit pas trop douloureuse, et qu'elle dure longtemps.

*C'est la première fois que Colette Pulcini écrit un texte. Une expérience qu'elle juge amusante et surprenante à la fois, et qu'elle entend peut-être renouveler...*



## L'ATTENTE – COLETTE PULCINI



Nous étions tous serrés les uns contre les autres. Auprès de moi, certains semblaient dormir depuis longtemps. Le noir nous entourait, la peur m'envahissait peu à peu, je me sentais seul. Je guettais le moindre bruit, le plus petit frémissement. J'étais là sans savoir ce qui allait se passer. L'attente semblait durer une éternité, je n'avais plus la notion du temps. J'espérais malgré tout, au fond de moi, qu'un jour elle

allait prendre fin, que « quelqu'un » allait venir me délivrer, me sortir de cette torpeur où je baignais.

Tout d'un coup le moment tant attendu arriva. J'allais enfin connaître la Réponse, savoir « qui » j'étais et quelle serait ma mission. J'avais conscience d'être unique, fait pour quelque chose d'important, peut-être de grandiose. Ce fut alors comme une délivrance. Une grande secousse me fit bondir, puis je me

sentis transporté, ballotté sans dessus dessous en même temps que ceux qui étaient à mes côtés.

La capsule qui me contenait s'était ouverte. Dans un déchirement atroce, nous fûmes projetés sans ménagement.

Et à cet instant, j'entendis une voix s'élever, claire, presque gaie :

« Ça y est, Maman, j'ai fini d'écossier les petits pois ! »



« Si je vous dis *Big Brother*, vous pensez 1984 d'Orwell, mais moi je pense à mon année de naissance. On m'a surnommé "chacal", voilà deux ans, car j'ai une fâcheuse tendance à finir les plats. Si je devais choisir un objet il s'agirait d'une sauteuse. C'est vrai, la sauteuse est l'ustensile de cuisine le plus polyvalent, bonne prise, agréable à regarder, son joli couvercle transparent protège votre repas de tout danger. En somme, la sauteuse est notre ami, nous autres amateur de bons plats. Je t'aime sauteuse ! ». Gaël Briand est un habitué de l'établissement : il signe dans nos pages sa quatrième nouvelle.



## LES TROIS CHAUVES – GAËL BRIAND



La chaleur nous engourdissait la tête, et nous commençons à nous demander si notre tour arriverait. Il nous fallait atteindre le Grand Réglage avant que nous ne séchions comme de vieux pamplemousses : la mémoire de Kelvinator devait survivre et connaître une nouvelle ère ! Nous, c'était la bande des chauves : nous étions tous trois lisses comme des mangues et c'est pour cette raison que les autres nous appelaient comme cela avant que le Grand Tremblement ne les emporte. Il ne restait que nous : Berthe, Zest et moi, Red. Berthe et moi nous connaissions depuis quarante jours ce qui, de mémoire de légumes, ne s'était jamais vu. Berthe avait la chance d'être une betterave, si bien que son espérance de vie à la naissance était plus importante que la mienne, tomate, dont le Tremblement raffolait. Zest, quant à lui, avait perdu toute sa famille. Les citrons se promenaient généralement par bande de six, et disparaissaient les uns après les autres, mais lui était né difforme et le Tremblement semblait s'en désintéresser. Pour ma part, ma longévité devait provenir de mon extraordinaire chance, car il est rare qu'une tomate atteigne mon âge. Nous étions les survivants d'une autre époque, une époque où Kelvi-

nator était un monde riche en fibres où les troupeaux d'endives brouaient les poussières du bac, où les rivières de lait éclaboussaient les parois et où les langues étaient variées. Le Grand Tremblement avait ramassé tout le monde.

Cela faisait bien cinq jours que nous autres, les chauves, avions été abandonnés sur ce monde sans vie. Un courant d'air sec s'était engouffré lors de la razzia et, depuis, le monde de Kelvinator se dégradait. La peau épaisse de Berthe se desséchait à une vitesse impressionnante, et je ne devais ma résistance qu'au jus qui coulait dans mon corps. Zest espérait toujours que le Tremblement le choisirait. Il n'avait jamais accepté sa condition d'infirme et ne comprenait pas pourquoi lui était resté et pas sa famille. Elle lui manquait terriblement, mais il s'était mis dans la tête que c'était une volonté du Grand Tremblement : il avait une mission à accomplir. Il devait transmettre la mémoire de Kelvinator. Nous étions trois messies, marchant dans le désert et attendant la révélation. Je savais pour ma part que ce début de barbe n'était pas bon signe et qu'il nous fallait nous dépêcher si nous voulions survivre à l'Evolution.

Nous avions foi en Kelvinator. Il

ne pouvait pas s'éteindre à jamais. La lumière referait un jour son apparition et le lait coulerait à nouveau, débordant des bols. Mais pour cela, il nous fallait atteindre ce satané Grand Réglage et l'implorer de baisser la température. C'était elle qui empêchait l'approvisionnement ! Nous marchâmes des heures, des jours, sans croiser âme. Nous ne parlions plus, de peur de nous assécher l'intérieur. Nous priions que le Grand Réglage soit à cette hauteur. Grimper les parois nous affaiblissait, et je sentais Berthe vaciller.

Nous le vîmes le septième jour et nous affalions devant lui, pleurant à chaude larme et implorant de répondre à notre supplique. Berthe se cristallisait et Zest avait l'allure d'une momie. Je fus le seul à voir le miracle ! Le Tremblement résonna à nouveau dans ce monde désertique et je vous vis, la jeunesse, venir vers moi avec vigueur. Je crus un instant au mirage, mais lorsque la fraîcheur refit son apparition, je compris que tout recommençait. Berthe et Zest n'étaient pas morts pour rien et j'allais pouvoir raconter l'ancien monde. J'ai eu la chance d'être le trait d'union entre deux époques et, de mémoire de légumes, jamais une tomate ne l'a été...

Céline Brenne est une informaticienne de 28 ans, partageant sa vie entre de nombreuses villes de France et de Suisse (et consommant du chocolat de part et d'autre de la frontière). Autant de temps consacré au voyage ne pouvait que forcer son goût pour le merveilleux, que ce soit en lecture ou en écriture. L'envie de partager faisant le reste... Certains de ses textes sont disponibles sur le site de l'atelier d'écriture Imaginaire : <http://imaginaire.pageslibres.net/modules/articles/auteur.php?uid=33>



## SI J'ÉTAIS UN POISSON PANÉ – CECILE BRENNE



Si j'étais un poisson pané, je nagerais dans une mer d'huile. Le sel marin chatouillerait mon corps doré.

Mon soleil serait un gros citron. J'aurais une sacrée frite !

Connu comme le lieu blanc, tous

les capitaines Igloo me poursuivraient.

Un filet m'emmènerait alors vers un destin fatal.

Manipulé, transporté... De quoi vous refroidir d'avance !

On me sortirait des ténèbres, tout

grésillant de peur sous des regards avides. Dans la chaleur ambiante, c'est sûr, je serais tout retourné !

Ainsi finirait mon histoire croustillante...

Sachant qu'au moins, j'aurais été apprécié.

Né en 1970, Jérémie Bélot se définit plus comme un metteur en scène de mots que comme un auteur. Publié à plusieurs reprises (Éditions Arthémuse et Hérode, recueils de nouvelles), lauréat de différents concours (Prix du Village du Livre de Cuisery, Prix Robert Veil, Prix Chevalier d'Éon de la Nouvelle), son but n'est pas d'étoffer un palmarès, mais la satisfaction de son lectorat. En essayant, dès les premières lignes, de le capturer pour ne plus le lâcher jusqu'au dénouement. Sans qu'il s'en aperçoive, comme si les mots, les phrases, étaient des clefs ouvrant les portes de son imaginaire et de son émotion. Le champignon de l'illustration a été « croqué » par Audrey Isbled.



## LE GOUT DU SECRET – JEREMIE BELOT



Je viens de mettre un point final à mes Mémoires. Un succès, selon mon éditeur. Ils se muent tous en boulier, on peut donc lui accorder quelque crédit. Sur ce point tout au moins... Il est pourtant une anecdote que j'ai toujours voulu tenir secrète. J'ai vécu maintes aventures au cours de mon existence, mais celle-ci fut des plus insolites.

Je l'ai tue d'abord par honneur. On me l'avait expressément demandé. Voire prié. Or, nul ne peut m'accuser de vilenie. Quiconque en aurait l'impudence, entendrait aussitôt mes témoins frapper à son huis ! Même à cet âge avancé, ma poigne s'avère encore assez ferme pour défier un offenseur. Mon silence visait également à préserver la respectabilité des notables qui y furent impliqués. Et surtout celles de leurs innocentes familles. Tombée entre des mains peu scrupuleuses, elle aurait pu se révéler compromettante. Mais aujourd'hui, tous les protagonistes de cette singulière affaire reposent en paix. Ou tout comme. En outre, à une époque où la turpitude règne, qui se soucie encore d'une valeur telle que la noblesse d'âme ?

L'histoire que je vais désormais vous narrer, s'est déroulée durant une période de ma vie que je qualifierais de transition. Les médisants la traitèrent de traversée du désert. Pour moi, elle ne fut qu'un battement d'aile, un cillement, un soupir. Que voulez-vous ? Mon génie ne cessa de cristalliser envies et animosités... Tragédien en berne, romancier en déploiement, je parachevais l'œuvre qui allait m'ouvrir les portes de la renommée. Et bouleverser le monde des lettres. Celle dont, dans les siècles à venir, on se délectera longuement de la lecture tant elle est immortelle. Une preuve ? Point n'est la peine d'en citer le titre, il suffit d'en livrer cette devise pour que chacun la reconnaisse. « Un pour tous ! Tous pour un ! »...

Quand on me présenta les faits, la publication de mon cycle sur les

grands crimes de l'Histoire était récente. Sans doute l'une des raisons qui justifia mon assistance. L'autre, ma compétence en art culinaire. Car le nœud du problème résidait en une intoxication alimentaire. Une véritable énigme. Jusqu'à ce que je m'en préoccupe. C'est mon regretté ami, Gérard de Nerval, qui me soumit le mystère. Ah ! Gérard... Quoi qu'aient pu insinuer certains fielleux, ta disparition m'affligea tant. Je ne m'en remis jamais vraiment. L'ultime image que j'ai de toi me hantera jusqu'à mon dernier souffle. Vision cauchemardesque. Cette venelle sordide, ce lugubre escalier, ce lacet blanc autour de ton cou... Assez ! Je ne posséderai jamais le talent de mon fils pour user à bon escient de cette veine sensible. Autant me cantonner dans ce qui forgea ma réussite, l'intrigue. Trêve de verbiage, place à l'action ! Que le mémorialiste s'efface, que paraisse le conteur...



Manches retroussées, le maître queux bâti en hercule s'affairait à ses fourneaux. Teint hâlé, cheveux sombres, depuis le point du jour, il n'avait guère quitté son plan de travail. Sinon pour se tourner vers la cuisinière en fonte. Cerné par une batterie de casseroles en cuivre, une pléthore d'ustensiles étalés devant lui, ses gestes se succédaient avec méthode. Hacher, parer, trancher, lier, barder, assortir... Rien n'aurait su le divertir. Parfois, tout de même, papilles excitées par les arômes, narines aguichées par les fumets, il n'y résistait plus : il devait goûter. Comme avec une jolie femme. Brunoise sautant dans une poêle, cuissot rôtissant sur une broche, ortolans rissolant sous la salamandre, consommé mijotant à l'étouffée... Pas trop. Juste pour ressentir les prémices des agapes. Une sorte d'avant-goût de plaisir.

Il était radieux. Rien ne l'avait autant réjoui que mettre la main à la pâte, que palper de simples

aliments pour les convertir en joyau. Sauf évidemment les rencontres d'alcôve. Il se sentait l'âme d'un alchimiste, d'un mage, d'un thaumaturge. Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait conçu un tel festin et convié des intimes à le partager. Finance obligeait. Il fallait avouer que, depuis quelques années, les rentrées s'étaient espacées. Puis raréfiées. Mais la roue allait bientôt tourner, la Fortune ne pouvait le délaisser aussi longuement. Surtout avec l'ouvrage qu'il était en train d'écrire. En attendant, la parution de ses *Crimes Célèbres* l'avait quelque peu renfloué. Occasion à célébrer autour d'une joyeuse tablée.

Il souffla sur une sauce de son cru, avide d'en apprécier l'harmonie des saveurs. Un léger coup résonna sur la porte. De surprise, il en lâcha la longue cuiller en bois qu'il tenait. La maisonnée était pourtant bien prévenue, on ne devait le déranger sous aucun prétexte !

– Entrez ! mugit-il de sa voix de stentor. Le désarmant sourire de celle qui pénétra, tempéra aussitôt le courroux qui l'avait déjà.

– Oui, Ida ? Que se passe-t-il ?

– Je sais que lorsque tu endosses la tunique de Lucullus, rien ni personne ne saurait t'importuner, mais tu as une visite. J'ai eu beau lui répéter que tu étais trop occupé pour voir quelqu'un, il a insisté.

– Et qui donc est ce fâcheux que je lui taille les oreilles en pointe ? plaisanta-t-il en brandissant un couteau à dépecer.

– Gérard. Gérard de Nerval.

– Allons bon ! Ton galant transi est de retour ? S'empourpre-t-il toujours autant lorsqu'il te parle ?

– Oh, arrête Alex, rosit-elle. Je suis tellement plus âgée que lui...

– Il n'empêche que tes formes généreuses ne le laissent pas de marbre.

– Espèce de grosse andouille ! rit-elle en lui lançant une tomate. En tout cas, il a l'air si préoccupé que je me suis permise de t'avertir.

– Tu as bien fait, je vais le rece-

voir de suite. Gérard sera toujours le bienvenu sous notre toit. »



Élégant dans sa redingote en tweed, le poète fit une entrée discrète. À l'image du personnage. Il possédait ce regard fuyant que d'aucuns auraient pu assimiler à de la fourberie. Mais le corpulent cuisinier était un familier, il connaissait la timidité presque puérile de son visiteur. Il n'ignorait pas non plus que pour l'amener à s'ouvrir, il fallait adopter une certaine formule. Trouver la clef qui enclencherait le mécanisme. D'abord le détendre, puis entamer la discussion sur des paroles anodines pour enfin glisser sur l'essentiel. Une mise en bouche, en quelque sorte.

Il commença par lui offrir un verre de vin qu'il refusa de son ton traînant. Il ne s'en servit pas moins un.

– Tu as tort. C'est sans doute l'un des plus distingués Clos de Vougeot qu'il m'ait été donné l'heur de déguster. À propos, comment te portes-tu à présent ? Il me semble que tu fus quelque peu... souffrant ?

– Oui. J'ai été fou. Vous étiez au courant, non ?

– Hum... Certes. Alexandre nous en a informés dans l'une de ses lettres. Mais aujourd'hui, tout va bien ? Tu parais avoir recouvré la santé.

– C'est ce que les médecins assurent. Pour ma part, cet épisode ne fut qu'une transfiguration de mes pensées habituelles, un songe éveillé dans lequel je me complaisais. Et que je regretterais. Au fait... Dieu est mort !

– Bien sûr... Abordons plutôt un sujet beaucoup plus tangible, comme le repas que je prépare.

– Si cela vous est agréable... haussa-t-il les épaules.

– Brillat-Savarin affirmait que la règle d'or de la gastronomie est d'étonner le palais des gourmets. Or, avec ce que je leur ai concocté, mes convives vont en demeurer bouche bée ! Tout y sera inédit, à commencer par le service qui se fera à la russe. J'ai pu en apprécier la supériorité sur le nôtre chez les Tolstoï, à Moscou.

– Si vous le dites... répond-il évasivement.

– Quant aux plats, que du pittoresque, de l'original, du fantasque ! Un velouté de tortue, tradition britannique par excellence. sûrement le

secret de leur flegme légendaire. Du saumon sauvage, heureusement réhabilité par Maître Carême. Des mauviettes farcies. Le volatile j'entends, non pas le gringalet.

– Très amusant, sourit-il poliment du bout des lèvres.

– Bon. Je saisis à présent pourquoi une partie de mon lectorat m'a délaissé. À ton image, ils doivent me trouver guère passionnant.

– Non, non, vous vous méprenez ! Poursuivez donc, je vous en prie.

– Soit ! Nous en étions donc aux alouettes truffées...

– Des truffes ! l'interrompt-il, subitement alerte. Pourquoi ne pas en avoir parlé de suite ? C'est justement une histoire de champignon qui m'amène.

– Dieu merci, nous y voilà enfin ! À ton tour de discourir, moi au moins je vais te prêter une oreille attentive.

– Avant tout, j'en appellerai à votre honneur. Ce que je vais vous raconter ne doit jamais s'ébruiter. L'homme pour qui j'entreprends cette démarche désire par-dessus tout préserver l'honorabilité des siens.

– A-t-on déjà vu plus discret que moi ? En outre, tu connais fort bien le poids de mon honneur pour avoir été par le passé l'un de mes témoins. Néanmoins, s'il te faut ma parole, je te la donne sans hésiter.

– Je n'en ai jamais douté. De toute façon, c'était une exigence de mon ami, comme le secret de son identité. Nous l'appellerons donc le Comte de. Même s'il n'était guère convaincu, j'estime que vous êtes l'unique personne qui puissiez encore lui venir en aide. Et peut-être le sauver du billot...

– C'est donc si grave ? Allons ! Viens-en vite à l'essentiel !

– Pffft... Quelle affaire ! Elle est tellement incroyable, tellement horrible, que je ne sais par où commencer.

– Le début m'apparaît tout justifié.

– J'étais persuadé que votre sens inné de l'intrigue nous serait grandement utile. Mais cela risque d'être assez long.

– Qu'est une perte de temps en regard du gain d'une vie ? Du reste, mon Côte de Nuit aiguïsera ma vigilance. Maintenant, hâte-toi ! Ton mystérieux préambule a attisé ma curiosité.

– Bien. Les racines de ce drame remontent à plus de vingt ans. Plus précisément à un sordide complot

qui fit grand bruit dans la région de Marseille. À l'époque, le Comte de., riche et puissant armateur, était un fringant aristocrate épris d'aventure... et d'une superbe Toscane. Et même si cette passion était partagée, elle fut la malencontreuse cause de sa perte. Le plus fidèle ami du Comte, le Duc... Ah ! Comment le nommerais-je ?

– Duc de. me semble approprié.

– C'est exact ! Pourquoi n'y ai-je pas songé ? Donc, le Duc de. eut vent d'une conspiration visant à renverser le régime en place. Or, paraît-il, le nom du Comte ne cessait d'être évoqué parmi les conjurateurs. Et comme celui-ci n'avait jamais dissimulé ses sympathies politiques, le Duc agit. Non pas en prévenant son ami, mais en le dénonçant aux autorités.

– Ça, c'est un bon camarade ! Mais quel rapport avec la belle Italienne qui l'aurait perdu ?

– Voici la première perfidie de cette tragédie. Pour se justifier, le duc prétendit n'avoir écouté que la voix du patriotisme, surtout pas celle de l'amitié. Elle l'aurait retenu. Seulement, un doute subsistera toujours puisque, avant qu'elle ne rencontre l'amour, il était le prétendant de la jeune femme en question.

– Je vois. Trahir le compagnon pour écarter le soupirant.

– On ne sut jamais le fin mot. Quoi qu'il en soit, le Comte fut arrêté et jugé rapidement. Trop, certainement. Sans possibilité réelle de se défendre, l'occasion était trop belle pour écarter un intouchable libre penseur. Il fut condamné à dix années de réclusion. Dont cinq dans le terrible Château d'If. À sa libération, il préféra disparaître. Plus rien ne le retenait ici.

– Pas même l'ardente Toscane ?

– Non. Désespérée, elle avait entre-temps cédé aux avances du Duc de.

– Diable ! Ton ami est décidément béni des dieux.

– Oh, tout ne fut pas si sombre pour lui. Pendant son éclipse délabrée, il fit fortune aux Amériques où il rencontra d'ailleurs celle qui partage aujourd'hui son existence. La fille d'un chef de tribu Apache, je crois. Peu importe ! Au bout d'une décennie d'exil, le Comte de. Décida de regagner sa terre natale afin d'y trouver le repos et un lieu pour y finir ses jours. Il se mit alors à acquérir diverses demeures, dont



une dans le Boulonnais. Celle où se déroula cet affreux crime.

– Un crime ?! Ventrebleu ! Ton récit est digne du récent succès d'Eugène, les fameux mystères...

– Hélas, nous n'avons pas affaire à une fiction ! Pour célébrer son retour et ne pas se retrouver esseulé dans un pays qu'il ne connaissait plus, il a voulu relire avec ses relations d'antan. C'est ainsi que dimanche dernier, il résolut de faire table rase du passé. Il convia à une réception intime, le Duc de. et son épouse.

– Guère porté à la rancune, le Comte.

– Eh oui ! Ce qui prouve la profondeur de ses qualités morales. Pour la circonstance, il leur prépara même une recette familiale, des sot-l'y-laisse aux morilles.

– Excellente association, digne d'un gentleman ! Cet homme me plaît de plus en plus.

– Le dîner se déroula de la plus parfaite des manières et chacun se quitta les meilleurs amis du monde. L'ennui, c'est que la nuit même le Duc trépassa dans d'atroces souffrances, et sa femme en réchappa de peu ! L'officier de police, chargé d'une enquête de routine dans ce genre de décès, eut la lumineuse inspiration de faire analyser les restes de leur ultime repas. Et le chimiste mandé, un certain Jean-Baptiste Dumas...

– Avec un tel nom, nul ne peut mettre en doute ses compétences.

– Assurément. Cependant il conclut à un empoisonnement. Les fameuses morilles étaient en fait des gyromitres !

– Morbleu ! On ne peut pourtant les confondre ! Autant l'une est brune que l'autre rougeâtre. À moins que ce ne soit intentionnel...

– Le commissaire aboutit aux mêmes constatations et agit avec célérité. Il inculpa le Comte d'homicide volontaire. Il risque désormais la peine capitale, ses antécédents judiciaires ne plaident guère en sa faveur.

– Quelque chose me gêne. Aucun des cuisiniers ne s'est aperçu de la... méprise ?

– Voilà l'autre fourberie du sort. Ce plat est un secret de famille ancestral, transmis de père en fils. Et seul un initié peut le concocter, de la cueillette des champignons au service. Une sorte de rite.

– Plutôt macabre. Diantre ! Toutes les évidences sont contre lui.

– Les apparences, pour être plus précis. Car je suis intimement convaincu qu'il n'a pu commettre un tel forfait ! J'estime le connaître suffisamment pour avoir apprécié sa droiture, son honnêteté et sa noblesse de cœur. Et même si les preuves abondent, je ne peux que le croire lorsqu'il clame son innocence et affirme avoir réellement ramassé des morilles. C'est pourquoi je vous implore d'intervenir en sa faveur. Vous seul pouvez encore le sauver !

– Cette confiance aveugle en tes amis te rend peut-être sourd à la réalité. Néanmoins le défi me tente, et je me fais fort de le relever ! Où est-il incarcéré ?

– On l'a conduit au dépôt de Saint-Germain-en-Laye. Allons-y à pied ! Cela nous aérera après cette étouffante discussion !

– Tu es fou ! Euh... non... ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Mais enfin ? C'est à plus de quatre lieues ! Non, non, prenons plutôt le chemin de fer.

– Pfft... On n'est pas rendu !



Ballottés par les cahots du fiacre, ils n'avaient soufflé mot depuis la gare. Seul le martèlement des sabots rompait ce pesant silence. Le nez collé à la vitre, Gérard s'était renfrogné. Sans doute parce que son ami avait encore refusé de marcher.

À la dérobée, Alexandre l'observait. Il n'était plus que l'ombre de l'alerte collaborateur qu'il avait affectueusement surnommé « le jeune homme ». Tant pour son charme que par sa délicatesse. Cheveu rare, teint blafard, maigreur malade, la muse verte et son patient travail de sape semblaient l'emporter. Et que penser de ces extravagances qui l'habitaient ? Le possédaient presque. Ainsi, de la simple puissance de son regard, il prétendait arrêter un cabriolet lancé en pleine course. Certes, cela avait réussi pour le leur... Sauf que pour y parvenir, il s'était jeté en travers de ses roues et n'avait dû sa survie qu'à la dextérité du cocher ! Il recueillait aussi chaque feuille, chaque caillou qu'il trouvait sur son chemin, pour les fourrer avec frénésie dans ses poches. Sans parler de cette singulière obsession de la marche.

Tout à coup, le poète se tourna vers lui et, d'un ton enfiévré, l'apos-

tropha. Il en sursauta. « La littérature !?! Je la tiens. Je l'ai définie. La voici ! » . Il tira un papier de son gilet et le lui tendit, la main tremblante. Alexandre en prit lentement connaissance sans oser relever les yeux. Il était saturé de ratures, de gribouillis et de taches d'encre. Leur arrivée le dispensa de réponse.



« Voilà, il n'y a rien d'autre à ajouter. » . Chevelure léonine, peau noblement tannée, le Comte ne faisait pas son âge. Hormis lorsque l'on croisait son regard. Las et résigné. Sa chemise blanche, à manches bouffantes et col plissé, s'ouvrait sur un torse puissant. Par miracle, elle était demeurée immaculée dans cette geôle humide et moisie.

« Vous voyez, j'avais raison, reprend-il de son accent chantant. Cette histoire est des plus simples, il était inutile de vous déranger pour si peu. J'avais pourtant prévenu Gérard, mais il est si dévoué... D'ailleurs, moi-même je commence à croire à ma culpabilité. Les preuves sont si indiscutables... »

Accablé, il se laissa choir sur sa paille, tête entre les mains. Par pudeur. Avec prévenance, Gérard s'approcha et, pour le reconforter, les saisit entre les siennes. Étrangement, il se mit alors à les examiner avec minutie, tout en les retournant lentement. « Je possède le savoir occulte des mains ! clama-t-il soudainement. Or les tiennes m'apprennent que ton ascendance est céleste, à mon instar. Seulement, pour en être sûr, il me faudrait inspecter tes pieds. Déchausse-toi donc ! » . Et il fit mine de se baisser afin de lui tirer les bottes.

Les deux surveillants présents dès leur entrée se précipitaient déjà pour l'en empêcher, quand Alexandre s'interposa. D'un geste, il leur révéla l'état de son compagnon et les pria de le laisser agir. Après s'être brièvement entre-regardés, les gardiens reprirent leur faction en haussant les épaules. Si même les hautes instances judiciaires n'avaient réussi à interdire cette entrevue, que pouvaient-ils ? Sinon prendre des précautions avec un tel notable. Le passé et ses revirements leur avaient enseigné la prudence.

Doucement, Alexandre releva le poète et, pour le raisonner, lui parla avec douceur. Presque en susur-



rant, comme on apaiserait un enfant. Quoiqu'il ne fût guère un père exemplaire. Soudain, son attention fut attirée par la main du captif. Il délaissa aussitôt Gérard et s'adressa sur un ton solennel au prisonnier.

« Je vous en conjure, monsieur. Révélez-moi votre identité, il en va de votre vie ! Allons ! Cette dissimulation vous dessert ! ». Indécis, le détenu jeta un coup d'œil interrogateur au poète qui, d'un franc hochement, l'enjoignit à répondre.

– Soit. Cependant je ne pense pas que...

– Bien au contraire ! Il s'agit ni plus ni moins de la solution de ce mystère !

– En ce cas... Je suis Frédéric-Armando Edmond del Danteschi, treizième Comte de Monte Cucculi, déclame-t-il en se redressant.

– Appartenez-vous à la famille du Prince Raimundo de Monte Cucculi qui participa à la Guerre de Trente Ans ?

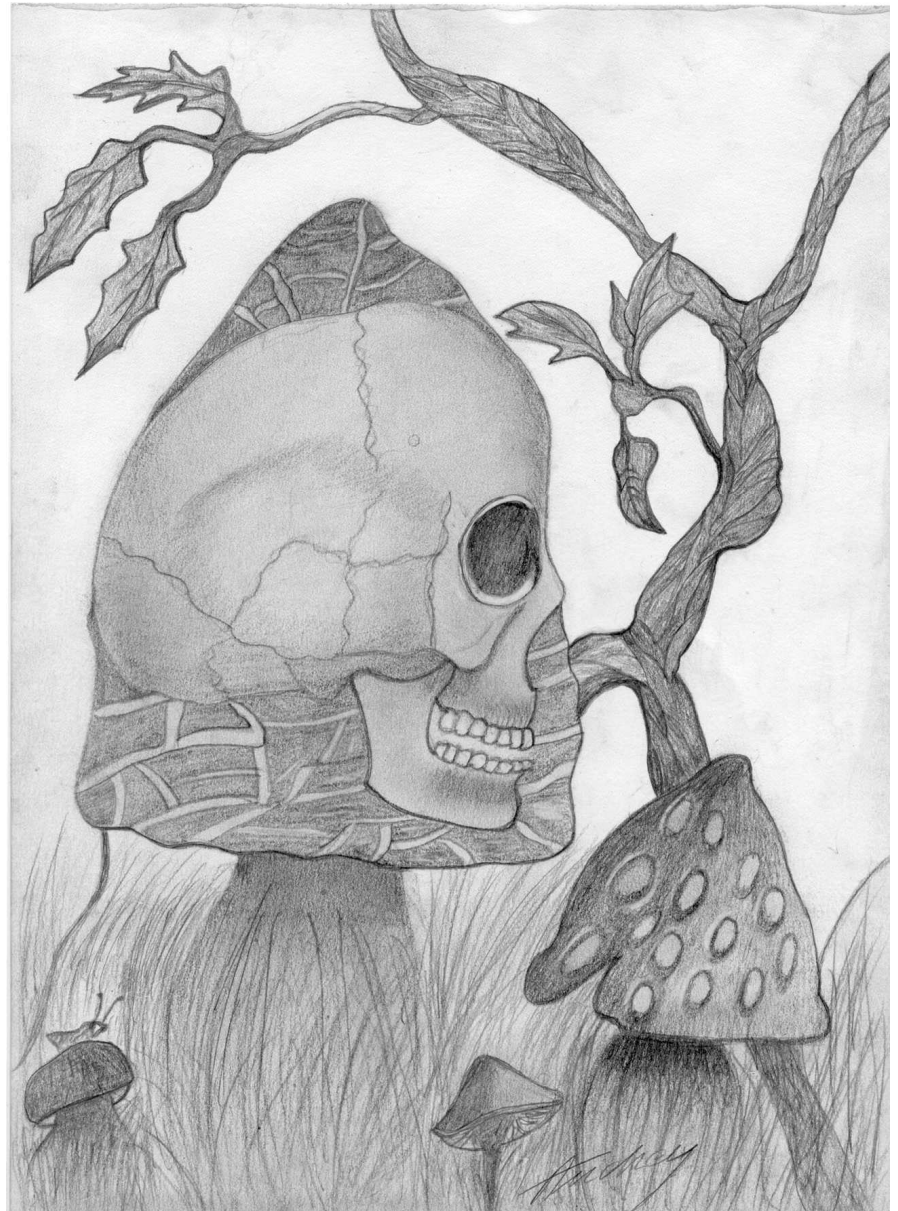
– J'en suis même un descendant direct.

– Parbleu ! Tout s'explique donc !



En une poignée d'heures, Alexandre avait troqué sa tunique de Carême contre celle de Vidocq. Tel était le personnage, touche-à-tout de génie. À l'issue de l'entretien avec le suspect, il soutint avec fougue détenir de nouveaux éléments. Décisifs, selon lui. Ils allaient éclaircir cette ténébreuse affaire et faire le jour sur une injustice. Mais seule une reconstitution des faits sur les lieux mêmes du drame saurait y pourvoir. Et, en dépit de sa force de persuasion, il ne l'obtint que grâce à l'intervention des avocats du détenu. Des maîtres du barreau. Ils connaissaient accointances et arcanes juridiques capables de venir à bout de toute résistance. Même celle de l'officier chargé de l'enquête. Il n'accepta du bout des lèvres qu'à une condition. Que le domaine fût truffé de policiers.

Posé au cœur du Pays des Sept Vallées, le manoir du Comte de Monte Cucculi surplombait la campagne environnante. Sans hauteur, simplement. Terroir de bocage et de marécages, la contrée évoquait une étoffe écossaise par la bigarrure de ses champs et le chatoiement de ses haies. Elle en avait du reste les qualités. Chaleur et rusti-



cité. La demeure respirait la sobriété, et n'aspirait qu'à se fondre dans le paysage. Comme pour en acquérir son caractère. Après une grille en fer forgé, on y accédait par une allée de graviers. Façade de pierre blanche, toit en ardoise, son corps à étage s'encadrait d'ailes dépouillées. Abrisée du vent par la douce étreinte d'une futaie, elle était perchée sur une éminence verdoyante. À ses pieds, s'écoulait un paisible ruisseau entre deux rangées de saules. Leurs basses branches venaient en lécher la surface. Au loin, son cours se perdait dans le voile brumeux qui, continûment, l'affleurait.

Avant de s'enfoncer dans la forêt domaniale, Alexandre avait pris à part Gérard, magistrats et autres agents de la force publique réunis pour l'occasion. Il leur affirma que la réussite de sa manœuvre reposait sur deux critères. D'abord, ne surtout pas intervenir, quoi que fit le prévenu. Ensuite, sur son silence. Il

ne pourrait leur livrer la clef de l'énigme que si le suspect se comportait comme il l'envisageait. Chacun agréa gravement. Le commissaire maugréa plus qu'il ne donna son accord. D'allure malin-gre, il avait l'air d'un austère maître d'école de province. Il aurait pu passer pour insignifiant, si ce n'était ce regard noir et perçant qu'il dissimulait derrière des bésicles. Alexandre sut de suite qu'il serait un impitoyable rival.

Sur la sente qui serpentait au travers du bois, le Comte cheminait sans hésiter. Au détour d'un coude du ru, il s'arrêta et se dirigea vers un bosquet de châtaigniers. Il écarta un rideau de fougères et découvrit quelques ronds de sorcière. « Voici les morilles » annonça-t-il. Cependant, bien que leur forme pût abuser un amateur éclairé, leur rougeur flamboyante ne trompait guère. Il s'agissait bien de gyromitres ! Ce qui ne l'empêcha pas d'en ramasser une douzaine.

Alexandre n'avait cessé de l'observer. Guettant chaque mouvement, épiait la moindre mimique, attendant le plus petit tremblement... Mais face à son apparente absence de réaction, il hocha lentement la tête.



La cuisine du castel était assez vaste pour accueillir l'ensemble de la cohorte judiciaire. Aligné le long de l'interminable table rustique, nul ne quittait des yeux le Comte, debout de l'autre côté, ingrédients et ustensiles posés devant lui. Insouciant quant à son image, il enfila un grossier tablier. Alexandre apprécia cette indifférence, preuve d'une franche simplicité. Décidément, cet homme se révélait un authentique gentilhomme, songea-t-il. Dans un silence sépulcral, le prévenu entama la funeste recette. On eût dit qu'il obéissait à un antique cérémonial tant ses gestes étaient augustes et instinctifs. Avec en plus une sûreté de main qui témoignait d'une expérience éprouvée. Il ressemblait à l'artisan qui, après avoir jaugé d'un œil expert son matériau brut, le ciselait en œuvre d'art.

Il commença par nettoyer les champignons comme seul un grand chef aurait agi. En soufflant avec minutie dans chaque alvéole. À l'aide d'un fin couteau parfaitement aiguisé, il les fendit ensuite dans le sens de la longueur. Il s'empara alors d'une sauteuse en cuivre au fond énamé. Non sans émotion, Alexandre remarqua qu'elle affichait dignement bosselures et usage. Des vertus... Le Comte y rissola une poignée d'échalotes finement hachées, puis y déposa avec délicatesse douze sot-l'y-laisse. Il en précisa l'origine locale, telle une fierté. Lorsqu'ils furent dorés à point, il les saupoudra de farine. Et, dès que l'ensemble se colora d'un appétissant roux, il le mouilla en versant une large rasade de Pouilly fumé.

Alexandre n'y résista pas. Ces fumets qui l'environnaient, l'assaillaient, et tournoyaient autour de lui comme pour le défier. Ces crépitements, grésillements, et autres doux sons de cuisson qui le narguaient... L'appel était trop puissant, la torture trop intense. Il devait goûter ! Alors qu'il avançait avec avidité vers la cuisinière, bouche salivante, son regard buta sur les

gyromitres. Ce qui éteignit aussitôt son envie. Il étancha sa soif d'un verre de vin qu'il avala goulûment à s'en faire claquer la langue. Lorsqu'il s'aperçut que tous le dévisageaient, interdits, il prétexta gauchement que leur excursion sylvestre lui avait asséché le gosier.

Le suspect en sourit bonnement, sans pour autant se distraire. Il n'avait pas quitté sa préparation d'un cillement. Après ébullition, il abaissa le feu et ajouta les champignons. Il sala et poivra, râpa quelque peu une noix de muscade et laissa mijoter. Il acheva le plat en liant la sauce avec deux cuillers de crème fraîche, puis en la réduisant jusqu'à consistance de nappage. Sirupeux et miroitant à souhait. Il dressa avec harmonie quatre assiettes et invita Gérard, Alexandre et l'officier à partager le mets avec lui. Il amenait déjà la fourchette à ses lèvres quand Alexandre l'en défendit.

— Mieux vaut ne pas courir le risque. De toute façon, nous avons la preuve que nous cherchions.

— Quelle preuve ? Sinon qu'il possède un certain brio pour la cuisine, ça on ne peut lui dénier ! ironisa le commissaire.

— Allons, allons, monsieur. Nous sommes tous témoins que le prévenu œuvre sans retenue ni arrière-pensée tout au long de sa recette. La déduction logique à en tirer, c'est qu'il crut sincèrement cueillir des morilles.

— Mais c'étaient des morilles ! s'écria le Comte, interloqué.

— La police ne déduit jamais, elle prouve ! Et ici, tout juste conclut-elle que la palette de talents de notre... ami, s'orne sans doute d'un autre don. Celui de la comédie.

— Je m'attendais à ce genre d'arguments. Passons donc au second acte de ma démonstration. Gérard ? Veux-tu bien vider tes poches ?

— Pardon ? Pour quelle raison, Alexandre ?

— Parce que j'ai besoin de ce qui s'y trouve pour poursuivre. Voyons, pas d'enfantillage s'il te plaît. Hâte-toi !

Devant l'insistance et le ton rude de son compagnon, insolite chez cet être au mythique calme olympien, le poète obtempéra. En soupirant.

Progressivement, un hétéroclite monticule s'éleva face à lui. Constitué entre autres de feuilles d'arbres,

de cailloux, de papiers chiffonnés, et de bouts de ficelle. Qui aurait pu imaginer que des poches pussent contenir un tel bric-à-brac ? Même Alexandre s'en étonna. Un bref instant car, quand son ami eut terminé, il extirpa trois composants qu'il plaça bien en vue de tous. Une pomme de pin, une feuille de coudrier franc, d'un pourpre vif, et un galet grisâtre. Après quoi, mains croisées dans le dos, il se mit à arpenter lentement la pièce.

— Monsieur le Comte, dit-il enfin au bout d'un trop théâtral silence. Voudriez-vous nous indiquer le coloris de chacun de ces objets ?

— Qu'est-ce que c'est encore que cette plaisanterie ? s'exclama le policier.

— En voilà assez ! s'empourpra Alexandre. Le parquet nous a donné carte blanche pour résoudre cette affaire comme bon nous semblait ! Je vous prierais donc de ne plus entraver le cours de la Justice avec votre mauvaise volonté. Bien ! Qu'attendez-vous, monsieur le Comte ? Nous vous écoutons !

— Eh bien... Aux nuances près, ils sont tous trois gris.

— C.Q.F.D. ! annonça simplement Alexandre, l'œil pétillant.

— Quoi, C.Q.F.D ? grommela le commissaire.

— Comment ? Vous n'avez pas compris ? Cela dépasse l'entendement !

— Monsieur, reprit calmement l'officier en le fixant droit dans les yeux, que vous me traitiez de haut, passe encore. Un humble serviteur de l'État de mon acabit y est accoutumé avec des personnes de votre condition. Par contre, que vous me railliez, je ne le permettrai jamais. Dois-je vous rappeler que nous nous trouvons sur la scène d'un crime, non sur celle de l'une de vos tapageuses pièces ? Alors un conseil : contenez vos effets de style pour vous en tenir aux faits.

— Justement, j'y arrivais. Avez-vous déjà entendu parler de Sir John Dalton ? Non ? C'est fâcheux, sinon vous auriez aisément trouvé votre chemin dans ce brouillard.

— Pourquoi ? C'est votre suspect ? D'où sort-il. ? De votre chapeau ?

— Non. Il s'agit d'un savant britannique qui a dépeint une nouvelle affection de la vision. Elle consiste en une confusion des couleurs telles que le rouge et le vert, ou le marron et le rouge. Comme il en souffrait lui-même, on la dénomma



daltonisme.

– Moi, c'est le rapport avec notre cas que j'ai du mal à percevoir.

– C'est simple. Ceux qui en sont atteints ne distinguent plus ces teintes mais une seule qui s'y substitue. En l'occurrence, le gris.

– Et alors ? Ceci est bien désolant, mais qu'y pouvons-nous si monsieur voit tout en gris ?

– Non pas tout. Uniquement les tons brunâtre et rougeâtre. Comme ceux d'une morille et d'une gyromitre. D'où sa malheureuse méprise.

– Pfft ! Il est aisé de parader et de lancer des allégations sans aucun fondement. D'autant plus que votre soi-disant dénouement ne résistera guère aux objections suivantes. D'abord, que je sache, vous n'êtes pas médecin. Comment pouvez-vous donc soutenir cette thèse ?

– Vous avez raison. Seulement, une mésaventure survenue à l'un des aïeux du prévenu a éveillé mon esprit de synthèse. Lors d'une offensive qu'il mena durant la Guerre de Trente Ans, il aurait confondu les uniformes écarlates de ses alliés avec les tabac de ses ennemis.

– Où avez-vous trouvé cette information ? s'ébahit le Comte. Ma famille a pourtant tout fait pour qu'elle demeure cachée.

– Hé ! Que voulez-vous ? Mon métier est de dénicher les petites histoires de l'Histoire. Le lecteur en est friand.

– Votre hypothèse ne tient pas debout, poursuivit le commissaire. Si ses ancêtres étaient aussi malades, de nombreux décès suite à l'ingestion de cette recette auraient déjà été consignés.

– Vous oubliez un élément. Monsieur est le premier de sa lignée à avoir abandonné le fief ancestral. Et si celui-ci comporte effectivement un secteur à morilles, aucun empoisonnement n'aurait pu arriver. Il suffit d'aller vérifier sur place.

– Par quel subterfuge aurait-il alors survécu à son plat mortel ? Excepté, évidemment, s'il en connaissait le danger et s'était abstenu d'y goûter.

– Tel un véritable limier, dès qu'il a flairé une piste il n'en démord guère ! plaisanta Alexandre à la cantonade. Mais tant mieux ! Au moins, vous explorez chaque zone d'ombre de cette intrigue. Et si nous les éclairons toutes, le prévenu n'en sera que plus aisément disculpé. Quant à votre attaque, je la

contrerai de deux parades. En premier lieu, nous avons tous vu que, tantôt, monsieur le comte allait sans hésitation manger son assiette. Ensuite, les annales médicales abondent d'anecdotes relatant la résistance naturelle d'individus à des poisons divers. Renseignez-vous auprès de votre expert, le professeur Dumas, il confirmera sûrement. Une autre question commissaire ?

Perplexe, celui-ci semblait manifestement chercher quelque chose à ajouter. Mais rien ne lui vint. Non sans un certain aplomb, il saisit ses bésicles et les essuya avec soin, conscient que tous les regards étaient braqués sur lui. Finalement, il annonça qu'il réservait ses conclusions pour le juge d'instruction. D'ici là, il n'allait pas manquer d'effectuer les investigations nécessaires. Et alors qu'il s'éclipsait, il déclara dans un souffle que le suspect était libre. « Pour l'instant ! » précisa-t-il en se retournant.

Le Comte de Monte Cucculi mit quelques minutes à se rendre compte de la réalité de la situation. Gérard et ses avocats durent s'y reprendre plusieurs fois pour parvenir à le convaincre. Quand il comprit enfin, de joie, il en perdit sa contenance atavique. Et sauta dans les bras d'Alexandre qui n'en demandait pas tant.

– Ah ! Monsieur, vous êtes mon sauveur ! Si je puis faire quoi que ce soit pour vous remercier, n'hésitez surtout pas ! Je saurais me montrer généreux.

– Allons, allons, monsieur. Je n'ai guère agi par intérêt. Toutefois... un rien peut-être. Un notable de votre importance doit posséder un entourage des plus influents. Parlez donc en ma faveur pour l'Académie, cela suffira.

– Sous peu, monsieur, je vous promets que vous siégerez sous la Coupole, jura solennellement le Comte avant de partir, radieux.

– Vous la saviez déjà !

– Quoi donc, Gérard ?

– Lorsque vous la lui avez demandée dans la geôle, vous connaissiez déjà son identité, n'est-ce pas ?

– C'est exact, admit Alexandre, l'air mystérieux.

– Mais... comment ?

– L'observation, Gérard ! Un détective n'est rien sans ce sens inné. Mon attention a été attirée par la chevalière qu'il porte à l'auriculaire

gauche, et qui représente les armoiries de sa dynastie.

– Ne me dites pas que vous avez appris à reconnaître les blasons de chaque noblesse européenne ? ! ?

– Non, bien entendu. L'explication est beaucoup plus élémentaire. En ce moment je travaille sur un roman inspiré des Mémoires d'un capitaine de la compagnie des Mousquetaires. Or, il se trouve que ce valeureux Gascon prit part à la Guerre de Trente Ans. Et dans les récits portant sur cette époque, ma curiosité fut titillée par la méprise survenue à l'ancêtre de notre comte. Voilà tout !



*À ce point de la trame, un vulgaire auteur viendrait apposer le mot fin. Mais la différence entre cette engeance et la caste des romanciers que j'estime représenter honorablement, c'est que nous, nous vivons ce que nous écrivons. Eux n'écrivent que ce qu'ils vivent. Alors, en me relisant, je fus happé par l'histoire et je ne saurais la terminer sans y apporter deux précisions. Sinon, ce récit aurait un arrière-goût d'inachevé. Et je n'ai jamais aimé ce qui traîne trop en bouche.*

*Le Comte de Monte Cucculi tint parole. Jusqu'à la fin de sa vie, il se démena tel un beau diable pour que les Immortels l'accueillissent dans leur coterie. Cependant, jamais les... sages académiciens ne répondirent favorablement. Peu importe ! Par la puissance de ma plume, j'acquis moi-même mon immortalité. Et je suis persuadé que, longtemps, les générations futures se souviendront de ma signature, alors que les leurs sombreront rapidement dans les abîmes de l'oubli.*

*En outre, sans le savoir, ce brave comte me dédommagea au centuple. Telle quelle, son aventure n'était qu'anecdotique. Néanmoins, au fond de cette huitre sommeillait une perle qui n'attendait que son pêcheur. Dans cette pierre brute, le lapidaire de génie que je suis tailla ce que beaucoup considèrent comme le diamant de la littérature romanesque. Son titre provient d'une promesse faite au Prince Napoléon, en mémoire d'un pèlerinage que nous effectuâmes ensemble à l'île d'Elbe. À cette occasion, nous avions contourné un îlot, objet de mon serment. Son nom : Monte Cristo.*





*Cui-zine, une fanzine d'art graphique et culinaire*  
N°10 Septembre 2002 prix 10



### Cui-zine

*Cui-zine* est un nouveau fanzine consacré, non pas à l'imaginaire culinaire (du moins dans ce numéro pilote), mais au culinaire tout court. Des recettes normales, des conseils et des anecdotes, mais le tout est accompagné d'illustrations qui font de ce *Cui-zine* un objet graphique très agréable à parcourir.

<http://mirjam.h.free.fr/pages/dessin/fanzine/cuizine.html>

### Chroniques culinaires martiennes



Que mangeront les futurs explorateurs humains de la planète Mars ? L'objectif de l'Agence Spatiale Européenne est de faire pousser en serre neuf ingrédients permettant d'assurer 40% de l'alimentation des éventuels astronautes : riz, oignons, tomates, soja, pommes de terre, laitue, épinards, blé et spiruline (une algue très nutritive). Trois recettes ont été mises au point : pain martien à la confiture de tomates vertes, gnocchis de spiruline, et mille-feuilles aux pommes de terre et à la tomate.

[http://www.esa.int/esaCP/SEM2PK1DU8E\\_France\\_0.html](http://www.esa.int/esaCP/SEM2PK1DU8E_France_0.html)



### Ninja Burger

Envie de fast food sans bouger de chez vous ? Faites appel à *Ninja Burger*. Une équipe de livreurs ninjas professionnels s'engage à vous livrer, où que vous soyez. En cas de retard, le ninja livreur se fait seppuku ! *Ninja Burger* ne connaît pas de client mécontent (au pire, ils les tuent). *Ninja Burger* embauche, alors si vous êtes un jeune ninja entreprenant, n'hésitez pas, envoyez votre CV.

<http://www.ninjaburger.com>



### Recherche fondamentale

Des chercheurs australiens du *Macfarlane Burnet Institute for Medical Research and Public Health* ont étudié le mystère de la disparition des petites cuillères. Leurs travaux montrent qu'il faut acheter 250 petites cuillères par an pour maintenir une population viable de 70 spécimens. Pour plus d'information sur le protocole expérimental employé et sur les résultats quantitatifs de ces passionnantes et importantes recherches qui ne peuvent laisser indifférente la rédaction de *Marmite & Micro-onde*, rendez-vous sur le site Web du *Burnet Medical Journal*.

<http://bmj.bmjjournals.com/cgi/content/full/331/7531/1498?ehom>

**Lisez...** Les internautes peuvent télécharger *M&M* en couleur sous la forme d'un fichier PDF en se rendant sur <http://www.oeildusphinx.com>, puis en cliquant sur *Marmite & Micro-onde*. Pour la version papier, envoyez deux timbres, ou abonnez-vous pour trois numéros contre six timbres (n'oubliez pas de préciser à partir de quel numéro débute votre abonnement). Il est toujours possible de commander les anciens numéros.

**Ecrivez...** Auteurs de nouvelles, poèmes, articles, illustrations, bandes dessinées : proposez-nous vos œuvres (si vous n'avez pas d'adresse Internet, joindre une enveloppe timbrée et auto-adressée pour la réponse). Tous les genres sont les bienvenus (littérature générale, SF, fantastique, polar, humour, poésie, BD, etc.).

**Oui, mais où ?** Philippe Heurtel, 9-11 rue des lavandières St Opportune, 75001 PARIS. Ou directement par e-mail, à [philippe.heurtel@wanadoo.fr](mailto:philippe.heurtel@wanadoo.fr).